

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

Revue Critique et Littéraire DES HOMMES ET DES CHOSES.

JE N'OBÉIS NI NE COMMANDE À PERSONNE, JE VAIS OU JE VEUX, JE FAIS CE QUI ME PLAIT
JE VIS COMME JE PEUX ET JE MEURS QUAND IL LE FAUT.

Vol. 7.] QUEBEC, 1er JUILLET 1848: [No. 3.]

LITTÉRATURE.

LE VALÉTUDINAIRE.

Règle générale, le valétudinaire est celui qui fait métier d'être malade et qui gagne sa vie à faire semblant d'être sans cesse à deux doigts de la mort. Du reste, il se porte comme un charme, tout en épuisant la série des affections énumérées dans le redoutable dictionnaire médical.

Quelquesfois après s'être lassé de vendre des contre-matques ou des cannes omnibus, d'attacher la fortune au bout d'une chaîne en chlorosocale, l'un de ces êtres multiformes et prestigieux qu'on nomme les Bohémiens de Paris et l'esprit de s'établir valétudinaire; il simule pour commencer un enrouement pour lequel il dresse son ambulance à l'Hôtel-Dieu. Là, le valétudinaire prend des peines incroyables pour se ménager une voix suffisamment rauque pendant la durée de son prêtaiéc et le secours Monthyon à sa sortie.

Abondamment muni de pectoraux et réconforté par un viatique en tenue monnaie, il se met en quête d'une maladie nouvelle et pique une tête à l'hôpital Saint-Louis, sous prétexte d'un cancer du pylore. C'est là qu'il passe le printemps, saison des amours et des asperges.

Vient la chaude saison. Alors les établissements philanthropiques *extra muros* figurent sa villa Orsini, sa résidence d'été; il n'a garde de s'y installer lorsque la villegiature a cessé d'être une nécessité de la vie parisienne.

Quand vient la chute des feuilles, le valétudinaire est invariablement phthisique. Une petite toux sèche l'introduit de plein droit à la Charité et se prolonge jusqu'au moment où le deuil de la nature ne prédit plus leur sort aux jeunes Millevoies.

Alors il se sent saisi d'une fièvre quarte qui soutient sa souffreteuse existence jusqu'aux premiers beaux jours de la saison nouvelle. Le chant du rossignol et les brises fraîches du printemps l'avertissent d'être atteint d'une ophtalmie à l'aide de laquelle il est reçu aveuglément à Beaujon. Il ne rouvre les yeux à la lumière que lorsque les premiers équipages qui sillonnent la grande avenue des Champs-Élysées ont disparu pour faire place aux piétons, auxquels ce qui reste de poussière sur cette route féérique de la fashion est alors dévolu.

Le valétudinaire est né sensible et compatissant. Il est plein de pitié pour ses anciens co-religionnaires qui ont encore le malheur de se porter, de braver les injures de l'air et de vendre des briquets phosphoriques sur la voie publique. Son paletot de sergé grise, uniforme de l'hôpital, l'établit une puissance dans son palais dallé d'asphalte; son médecin, toujours choisi parmi les célébrités, vient prendre

chaque matin le bulletin de sa santé et lui prescrire un régime un peu moins sévère que celui du très illustre Sancho Pança.

Le valétudinaire est le suzerain de ce vaste domaine que la bienfaisance publique a composé de quatorze palais, d'un budget, d'un conseil-général et de plusieurs inscriptions de rente. Il désigne, à chaque saison, celui de ses fiefs où il daignera fixer sa résidence.

Cependant, vers le déclin de ses jours, le valétudinaire se lasse de cette vie nomade. Il accepte une demeure définitive où il transporte tout le confort de ses autres châtellenies seigneuriales. C'est l'hospice des vieillards, où il entre pour cause de vieillesse; la seule maladie dont il ait jamais été réellement atteint.

Vous avez rencontré le valétudinaire, parcourant incognito les départements de son royaume de Paris; vous l'avez surpris dans son savant négligé de monarche malade; il s'est recommandé à votre générosité de sujet en demandant l'aumône d'une pièce de deux sous; vous avez soulagé sa royauté souffrante et bouché les nombreuses lézardes de sa liste civile déciépne.

On ne sait pas encore si le valétudinaire parvient à mourir. Ce qu'il y a de certain, c'est que s'il meurt, il meurt centenaire.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 1er JUILLET 1848.

Le bon public du pays a dans ce moment un moyen fort innocent de récréation. C'est la lecture des compliments que fait la *Revue Canadienne* au *Journal de Québec* et que celui-ci reproduit avec un si comique empressement. Ceux qui se souviennent de la fable du renard et du corbeau s'imaginent tout bonnement que le corbeau du *Journal* tient dans son bec quelque fromage que le renard de la *Revue* veut lui faire lâcher en renchérissant encore sur les louanges du quadrupède de la fable: "Que vous êtes joli! combien vous êtes beau! Et vraiment je trouve votre ramage plus beau cent fois que votre plumage, aussi je vous proclame le phénix des hôtes de nos parcs!"

Il est fort naturel après tout que les discours des animaux que faisait parler jadis le vieux La Fontaine servent de modèle à ceux des bêtes que fait écrire le nouveau.

Les feuilles ministérielles attribuent au *désappointement* les observations des journaux libéraux qui ne veulent pas abandonner le programme adopté avant les élections pour crier avec eux à tout propos: à bas *Papineau* et la *réforme électorale!* *vive... nous autres!* Nous prendrons la liberté grande de demander au rédacteur-en-chef du *Journal*, qui se vante de savoir ce qui se passe derrière les coulisses gouvernementales, si le zèle extraordinaire de certains amis du ministère ne serait pas dû par hasard à *des appointements*, en poche ou en perspective? On conte déjà là-dessus de par le monde des histoires véritablement ridicules et passablement scandaleuses.

Le premier ministre épargnerait, dit-on, une rude besogne au secrétaire provincial s'il envoyait au *Fantasque* pour y répondre toutes les pétitions demandant des emplois. Nous tâcherons d'escamoter pour un prochain numéro un des cartons du ministère pour faire part au public de bien des petits secrets qui lui expliqueront peut-être bien de grandes intrigues.

qu'ils sont fort nombreux et très-unis. De plus, ce mot "forêt" est caractéristique; notre pays ne se distingue pas par des déserts, mais bien par des forêts; cela saute aux yeux comme une assemblée de trois à quatre mille personnes, nombre auquel s'élevait celle qui eut lieu sur le marché St. Paul en faveur de M. Papineau.

Ce n'est pas tout, voici la nébuleuse Angleterre, avec le sobriquet de "Dieu de l'Univers qui verse des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs" sur les Irlandais qui meurent de faim et qui blasphèment; sur Mitchell que le Dieu de l'Univers envoie blasphémer aux Bermudes et sur qui il lance des flots de lumière dans l'exil; sur les Chartistes, gaillards prolétaires qui, pour aliment solide, respirent l'air embaumé de vapeur de charbon; et qui blasphèment sur les Chinois que le Dieu qui verse des torrents de lumière abrute dans des torrents d'opium de contrebande; et qui blasphèment sur les Canadiens-français dont le Dieu rogne la tête dans des torrents de lumière, anéantissant le nombre dans les susdits torrents, sur les Canadiens que le Dieu broie et qui blâment, les insensés! donc à part M. le baron de Pourceaugnac (j'ai oublié de dire qu'il avait en le titre de baron pour ses joyaux services envers le Dieu) à part le baron qui s'en va toujours comme de coutume la tête basse, un œil à droite, un œil à gauche, qui se prosterne tout bas, tout petit, tout niais, tout sot, lui le panégyriste de l'iniquité, l'Eole moderne, gros de ce vent de nord-est qui salit nos gloires et brûle nos poitrines, à part lui, dis-je, qui n'est pas un "noir habitant des forêts" et quelques autres compères de même format des *m-98*, le Dieu lance ses torrents de lumière sur quelques dizaines de millions de "noirs habitants des forêts." Faisons donc une petite prière à cette divinité tous les soirs du plus profond de notre cœur, comme action de grâce pour les bienfaits dont elle inonde ses sujets.

ORAISON.

Dieu de M. le baron et de trois autres confrères de Montréal, soleil du monde ministériel et de ses dépendances, dispensateur d'opium et de cordeaux, démolisseur de nos droits à l'avantage de l'avenir, source de lumière qui nous éblouit, nous confond et nous brûle, cause et principe ineffable du brandy et du soda pour le plus grand bonheur des nations, fontaine profonde, incommensurable, de toutes les idées spéculatives qui ne retournent qu'à ton sublime profit, étoile rayonnante des contresens et du chaos, Dieu des mers, protecteur de tous ceux qui vendent des épices pour le plus grand bonheur du ventre, superbe dresseur de meutes, de traitres et de zéro, toi qui nous sauves tout en nous écrasant, etc., etc., etc., etc.; abaisse un instant la tête près de tes noirs habitants afin que dans le transport qui les anime, leurs bras puissent te serrer jusqu'à t'étouffer. Dieu puissant écoute notre prière sincère, notre pensée est une pensée de justice et si tu acquiesces à notre désir de te serrer dans nos bras, nous te tuons dans la minute pour t'empêcher de mourir plus tard et notre cœur sera plein de gratitude. Amen.

C'est peut-être un blasphème que cette prière, mais nous sommes persuadé que le Dieu n'en continuera pas moins de verser des torrents de lumière, de concert avec M. le baron et ses trois compères, sur tous les blasphémateurs petits ou grands, obscurs ou célèbres.

UN BLSPHÉMATEUR OBCUR.

HORRIBLE DRAME,

Vers dix heures du matin, la semaine dernière, je me rendais à St. Roch par la rue St. Pierre, lorsque parvenu à l'extrémité qui conduit à la rivière St. Charles, mes oreilles furent frappées de cris de détresse. Je m'arrêtai près de la Banque de Montréal pour voir (sans trop m'exposer à un danger imminent) d'où provenaient ces cris. Aussitôt le cri "*Murder! murder!*" poussé par une voix mourante, me fit tressaillir, et plusieurs personnes, hommes et femmes sortis des maisons voisines, se précipitèrent vers la grève.

Grand Dieu ! me dis-je sans bouger de ma place, est-ce qu'on va déjà commencer le meurtre, le massacre, et troubler la paix de cette cité achetée à si grand prix !... A quoi nous sert donc d'avoir remporté une victoire éclatante sur les amis du tumulte, du désordre et de l'anarchie ?... Hélas ! hélas ! que devenir !..

Les cris se faisaient toujours entendre, et la foule, qui grossissait à chaque instant, s'agitait tumultueusement. La curiosité l'emportant enfin sur ma crainte, je suivis en tremblant la multitude, une main sur les yeux pour ne pas voir trop distinctement cette scène de meurtre, et décidé à rebrousser chemin au moindre signe de danger. Je me trainais donc vers le rivage, lorsque je vis accourir de là une femme, les vêtements en désordre, qui entra précipitamment dans la cour d'une maison voisine. Je craignis alors que les meurtriers ne se ruassent sur la foule, et je sentis mon courage m'abandonner. Je restais fixé à ma place, les yeux tournés vers le théâtre de ce drame que je croyais bien sanglant, une sueur froide couvrait mon front, et je n'avais pas la force de fuir... Déjà je voyais le poignard dirigé vers mon cœur, et mes jambes fléchissaient sous moi, et mes yeux se fermaient à la lumière... J'allais tomber privé de sentiment lorsque, par un bonheur providentiel, un ami qui passait près de moi voulut m'interroger sur la cause du tumulte, et s'apercevant que j'étais incapable de lui répondre, il me saisit par le bras et m'entraîna avec lui. Je pus alors voir de mes yeux une scène dont la pensée seule, quelques minutes auparavant, m'avait rempli d'horreur et d'épouvante.

Un homme dans le costume domestique, debout sur la grève, levait les mains vers le ciel en poussant le cri "murder !" plusieurs messieurs se tenaient sur le quai voisin faisant entendre de grandes clameurs ; une chaloupe, montée par deux ou trois hommes, entra dans l'anse à force de rames. Aussitôt le domestique s'élança à l'eau jusqu'au cou, et un des chaloupiers se pencha par-dessus bord pour saisir quelque chose qui semblait sortir des flots.

Ciel ! le meurtrier aura jeté sa victime à l'eau, pensais-je, et je frissonnais d'horreur à l'idée de voir apparaître un cadavre sanglant... Un instant la foule demeura en silence, puis des clameurs éclatèrent : la chaloupe se dirigeait vers la rive, le chaloupiers tenant au-dessus de l'eau la tête d'un... cheval noir qui se débattait et vers lequel se portait le domestique. Ce dernier était un fils de la vieille Irlande, qui, adroit comme le sont tous les charretiers de ce pays, avait failli noyer le cheval de son maître et se noyer lui-même, et avait mis en émoi tous les bons habitants de la Basse-Ville, qui croyaient qu'on égorgeait leur pacifique candidat.

La police, partout et nulle part, arriva sur ces entrefaites, représentée par la force imposante... d'un homme, et chacun s'en retourna chez soi, les uns riant de l'aventure, les autres (les vrais *John Bull*) bénissant dans leur langage familier le sot animal qui avait failli leur donner une attaque d'apoplexie. Pour moi, qui ai toujours craint et crains encore les scènes dont m'a parlé un ami député, si la politique de certain personnage prévaut, j'ai en l'imagination si frappée de cet incident que j'en ai gardé le lit plusieurs jours. Tout cela, par la faute d'un stupide Irlandais, ami de la paix et de la tempérance *of course*, qui crie au meurtre quand le cheval de son maître se noie, et qui se serait noyé lui-même plutôt que de reparaitre sans la bête devant son bon bourgeois anglais, qui, pour reconnaître à la fois le dévouement et la gaucherie de son serviteur, lui aura administré une *râclée* de coups de canne, assaisonnée de force "goddam" et de "damn'd your Nisus."

LA FETTE SAIN JAN BATISSE.

Mecieu l'*Fantaxe*,

Excusez si j'pran la liberté d'vous zadressé queuque mau au sujet d'la grant fette de lindi darnié, la Sain Jan Batisse. I faut que j'vou dise la raison qui fait qu'j'ai crût que vous zariez pas d'abjection à rcevoir cque j'vou zécrivit. Dabarré

j'savait qu'vou zétié Canaguin d'principe et pis mambre d'la Saciétié Sain Jan Batisse, ensuite jen sus mambre oussi moé, et jaîmerait za vou ferré canettre sque jé santi den mon queurs de plézir et d'banheur daite sis du Canada et mambre della belle saciétié.

I sau vou dire que j'sus en ville depus deuce ou toa zans, et l'anné dargnière quan jé vu la bel fette, jem su di i fau que jensaye ane aut anné, et stanné, malgré la miserré l'peu d'gogne et toute, jé saquerfié ane piasse pour marché sou lé bagnières nacional, et j'su fiaire d'avoire sarti lindi en parcession.

Savé-vou, Mecieu, que cé damage que lé zavrié aiyent rien à fer ? jen canait puce que sincante qu'on pa pu paîé leu carte et qu'ont pa assisté à la parcession. A parpo de sa j'va vou dire quiet chose qui montre qui a dé gence riche pu gardin qu'le pauvé et qu'le mecieu son souvan pu éfrenté quel l'bas peuple, com i dise. J'vou nameré pa ceuse qu'on fai sa pace que j'lé zai pa vu d'mé zieux, mé mon voisin qué pa in menteu m'a di ske j'va vou dir. Via ski ma di :

—Sé-tu bin, Piaire, que cé tane onte d'voir lé riche fer dé gesse pour la fette ? Imagine-toé que j'vien d'prande ma carte ia pa di ménutte, et jé vu rsoudé un mecieu, in omme de profusion, in écurié com i dise, qua voulu danné toa trante sou pour sa carte. Il a marchandé lontan, et j'croé kinna pa pri à la fain. Sacresti jé été tou prait dli j'ter dan la fiuré in trante sou qui m'restait pour avoire du taba pour ma smenne. L'gardin ! . . . j'saré son nom et teul dirai, foi dannait omé. Pi cé pa toute encar, il en a rsou in aut d'la trampe du prémité, jeul canait sti la et toé oussi, jeul nomme pa ste heure, pace que tu ien voudrait. Il a été au mecieu qui distribuait lé carte et ien a dmandé à credi, pace qu'il avait pas d'argan su lui. Laute voulait pa, cé conte là raigle, i fau d'largan conjan com de juste. Et bin il a tourmenté, ia di d'passer chu eu et di fer pansé, bin dé zistoire. A la fain l'mecieu au carte ien a dané aue pour avoair la pait, et l'gentiomé é parti sen avoair onte. Sacresti, Piaire, j'avait onte pour lui moé, j'mé mordais lé bobines de calaire, et si savait zété d'mon asferre, j'aurais chânté ané pagné d'bétise.

Via ske ma di mon ami, mecieu *Fantaxe*, et jeul croé bin pace skil est ane omé darligion, in bon catalique. Caman voulu-vou à ste'heur que lé pauvé avrié aiyent pu assisté toute à la fette ? . . . Ien a qu'ont pa d'quoi à mangé sellement, par conséquan i pouvait pas paîé ané piasse ; céz qui fait qu'la saciétié était moins forte stanné. Voie-vou oussi, lé gence du peuple son zonteu, témide, i zose pas s'fourfilé là ousqi fau paîé can ti zon pa d'argan. Et cé bin mieu oussi, asse que j'croé moé.

La maïsse a été bin chenté, mieu qu'l'anné dargnière, asse que jé attendu dire pace que j'connait pa la mesic moé. L'sarmon a été bau oussi, et j'enai vu qui feusait la grimasse, pace que sa lé picait, j'panse. Jé trouvé sa bin bau, pourtan i m'sambe à moé quel prédicateur arait pu zaité un peu plu patriotte, parlé moïn dé fisolofe et parlé plu du pays, d'la nacion. C'était la Sain Jan Batisse, noté fette à nou zauté Canaguins, et non pa la fette dé fisolofe. I m'sambe que sarait zété plu convenabe, et toute l'monde arait zété plu contante.

Lé rus était bin arné oussi, mé i fau dir quien a qui son bin mauvât Canaguins, ceuzé, par eksample, qu'on fait donc dans l'comité de rugie ? I zavaient parlé d'en pa planté léfable à leu porte. Ceuze là son pa digne de s'nomé Canaguiniens, et encar bin moïn daite mambe d'la belle saciétié Sain Jan Batisse.

Ane aute chose qui m'a fait d'la peine, c'est d'voir qu'on n'avait pas d'banne à nous autes. Quoïce qu'on fait donc dans l'comité de rugie ? I zavaient parlé d'en avoir ane banne y a lon tan, et pis c'est resté là. J'espère qu'ane aute anné on marchera au son de noî mesiqué. Et pis savez vous qu'c'est endessant d'voir les jambes des écosois à la tête des cataliques, et pis cto banne rouge composé de toute sorte de gences ; tout ça c'est pas joli pour nous aute.

I disent que l'soupé a été beau oussi et les tabes ben servi, tout l'monde content et joyeux ; j'ai pa pu y aller faute d'argent, mais l'anné prochaine, si Dieu l'veut, j'irai, j'vous l'promets.

J'finis, mesieu, pace que j'vous ennuie, j'sus sure, mais j'aurais pourtant ane farce à vous raconter, au sujet d'un gran parsonnage qui fait l'mille à Québec, un homme qu'écrit la gazette; il parait qu'on l'a chassé d'ane sexquion à coup d'baguette pace qui n'avait pas de carte à montré, mé j'veu pas vous rien dir cte fois icitte. J'vas prende dés information et ensuite j'vous l'dirai, avec vote permission.

IN JAN BATISSE.

Mon cher *Fantasque*,

Montréal présente à cette heure le spectacle le plus drôle, le plus insignifiant, le plus bizarre que j'aie jamais vu. Il est dans la lune de miel politique et ressent à la fois ses premières douceurs et ses premiers caprices. Les uns rient et chantent, les autres pleurent et jurent. Les uns sourient à l'espoir d'obtenir place large ou étroite dans le vaisseau de l'Etat, soit sur le pont, soit dans le fond de cale, n'importe où pourvu qu'ils puissent manger leur petit morceau de la galette politique et boire le lait de la vache publique. Les autres gémissent tout bas et tout haut d'un pareil état de choses: ils disent que la corruption va recommencer son règne et que les honnêtes ne sauront plus où donner de la tête. Le gouvernement roule toujours, dos par dessus tête, il s'est fait rond pour ressentir moins les tracasseries, les embarras que de mauvais plaisans sèment sous ses pas pas pour lui barrer les jambes.

Vous aurez sans doute, entendu parler des embarras de l'administration; on ne saurait s'en faire une idée: c'est incompréhensible, insaisissable, incommensurable. . . . L'honorable Receveur arrive mardi dernier à l'hôtel du gouvernement; un fringant équipage bouchait la porte et ne laissait guère que deux pieds de passage. . . . *Proh pudor!* force fut au ministre indigné d'attendre une minute et demie! . . . L'inspecteur-général veut se rendre de son bureau au cabinet de travail de S. E., un messenger lui barre le passage et lui interdit l'entrée comme autrefois de l'Ange à Adam. . . . il s'en suit une dispute, puis un duel qui a eu lieu dans la basse cour, sous une des remises de l'hôtel. Le messenger a fait présent au ministre de plusieurs *bottes* d'inspection et il est retourné bien chaussé.

Un autre embarras pour l'administration, pour le cabinet, du caractère le plus grave, le plus dangereux, c'est le petit ouvrage en *vert* intitulé *Mes loisirs*, qui a causé une profonde sensation dans le monde politique. On dit qu'il a été lu avec effroi et d'une voix tremblante par lord Elgin en plein conseil et que le prix des alouettes chimiques en a subi depuis une baisse considérable.

Mais le plus gros, le plus affreux, le plus horrible des embarras est sans contredit celui du parti Gauchon qui veut faire marcher la chose publique par les mathématiques. Le secrétaire provincial a déclaré n'y entendre goutte et que si on le laissait grogner mathématiquement, il céderait sa place à M. Daly. Le rédacteur de la *Revue Canadienne* s'est fait son lieutenant, voilà le restant des écus. Figurez-vous un peu les deux rédacteurs essayant de tracer une ligne droite. . . . On va, dit-on, les mettre tous deux en paniers et les expédier aux Indes, leur pays natal.

Pour se consoler un peu de toutes ces misères, le ministère vient d'improviser une espèce d'adjutant-général. Aussitôt après la retraite de M. de Larrière, S. E. fit prier le *filz de son père* de passer chez elle, pour affaires importantes, et d'apporter ses certificats. Le filz de son père qui, depuis 20 ans tend la main à tous les gouverneurs qui passent, ne se le fit pas dire deux fois. Les personnes de foi assurent que, en dépit de son volume, il aurait franchi d'un bond la distance qui sépare la Place Larigue de l'hôtel. Il a exhibé au gouverneur nombre de certificats qui attestent entr'autres choses, qu'il a aidé autant qu'il était en lui, Sir John Colborne dans l'accomplissement de ses difficiles et importants devoirs; que plus tard, pour seconder la politique si pleine de bienveillance pour les Canadiens, de lord Sydenham d'heureuse mémoire, aucun sacrifice ne lui a coûté, pas même celui du sang de ses compatriotes—assez comme ça dit le gouverneur, c'est seulement

pour la forme ; je savais tout cela et bien d'autres choses encore, et c'est ce qui m'a engagé à vous choisir pour être adjudant-général. Savez-vous l'anglais? Votre Excellence voudra bien croire que je le sais mieux que le français ; alors c'est à merveille ; d'ailleurs, vous êtes gros, grand et fort ; ça suffit pour un adjudant et puis n'êtes-vous pas le fils de votre père ? Vous prenez pour aides-de-camps vos clercs afin d'économiser. Je n'ai pas besoin de vous donner mes avis, vos antécédents me sont une garantie pour l'avenir. Le fils de son père s'inclina trois fois ventre à terre et sortit à reculons, saluant à droite et à gauche tous les portiers et valets de l'hôtel.

Vous apprendrez sans doute avec plaisir que tout le monde circule aujourd'hui librement dans nos rues ; on voit des gens qui vont et viennent d'un quartier à l'autre sans paraître trop effrayés ; les vaisseaux arrivent tous les jours dans notre port, les étoiles sont encore pendues au firmament ; tous les ministres peuvent dormir un peu ; tout le monde peut se chausser et se coiffer à sa guise ; enfin, les poissons nagent, les oiseaux volent comme dans le bon vieux temps depuis que M. Papineau a laissé Montréal. Mais... ô fragilité des choses humaines ! des prophètes de malheur disent que c'est un feu qui couve sous la cendre ; on va jusqu'à dire qu'un traité aurait été conclu entre MM. Folk et Papineau, et qu'une armée américaine doit venir enlever MM. Lafontaine et autres pour les transporter au Mexique. . . on est toujours puni par où l'on a péché : M. Papineau ne se serait retiré à la *Petite-Nation* qu'afin de mieux déguiser ses intentions et de mieux méditer ses projets de vengeance. Je ne vous garantis pas l'authenticité de ce fait ; c'est une rumeur. Je vous informerai par la suite de son plus ou moins de fondement, si cela vous intéresse.

Montréal, 28 juin 1848.

QUÉRO.

Monsieur l'éditeur du *Fantasque*,

Vous qui connaissez sans doute l'arithmétique jusqu'à deux mille, puisque tel est, au moins, le nombre des abonnés que vous allez avoir d'ici à quelques semaines, si votre feuille nouvellement ressuscitée continue sur le même pied d'esprit qu'elle est partie, pourriez-vous me dire au moyen de quels chiffres un journaliste de cette ville avait promis de prouver que M. Méthot ne devait point son élection aux tories ? Je me suis gratté le front depuis tantôt huit jours, et je n'ai pas encore pu découvrir de quels chiffres le mathématicien en question voulait parler. Obligez donc, si vous connaissez la règle en question,

UN INNOCENT.

[Il était facile de prouver que ce sont les libéraux qui ont élu M. Méthot et non pas les tories, et cela par la règle suivante : Deux et deux font sept.—Réponse du rédacteur du *Fantasque*.]

CONDITIONS :

Ce journal paraît autant que possible tous les samedis. Il est rédigé et publié par un nombre inconnu de collaborateurs. Prix : Sept chelins et demi par année payable par semestre d'avance. Les annonces sont insérées à part sur un couvert, au prix des autres journaux, et vu l'immense circulation qu'a toujours obtenue le *Fantasque* dans toute l'étendue du pays, on ne saurait choisir de meilleur voie de publicité.

Les collaborateurs publieront chacun de leurs articles sous une signature particulière. On admet aucune communication non accompagnée du nom de l'auteur.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ, POUR LE COMITÉ DE RÉDACTION,

Par FRÉCHETTE ET FRÈRE, Rue La Montagne N^o 13.